

EN ATTENDANT
APHRODITE

DE LA MÊME AUTRICE

Une Année à la campagne

(Gallimard, 1986 ; réédition 2003, Folio, 2019)

www.editionsphebus.fr

© 1999 by Sue Hubbell

Illustrations © 1999 by Liddy Hubbell

Pour la traduction française :

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1275-6

SUE HUBBELL

EN ATTENDANT
APHRODITE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
NATHALIE BRU

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

*Pour Louie,
Qui voulait être sur la photo*

Le cahier neuf

*Pleine de superstitions
je commence un cahier neuf,
feuilles blanches – écume marine.
Les yeux fermés, j'attends
au premier jour du monde,
qu'Aphrodite aux lèvres humides,
mèches en flammes rousses,
dans sa conque ouverte,
timide et sûre d'elle-même,
sorte de l'écume salée,
des algues primordiales.
J'attends sous mes paupières closes.
Et sous le ciel bas,
c'est un bruissement grisâtre de mouettes,
le fracas monotone des vagues,
rien que les vagues
qui viennent et qui s'en vont.*

MARIA BANUS

*Traduit du roumain par l'autrice
et revu par Alain Bosquet*

PROLOGUE

PENDANT VINGT-CINQ ANS, j'ai habité une ferme de trente-six hectares dans les monts Ozarks, dans le sud du Missouri. Quand mon premier mariage s'est terminé, j'y ai vécu seule un certain nombre d'années. Puis au milieu des années 1980, j'ai épousé Arne, un vieil ami installé à Washington où il travaillait, et nous avons acheté là-bas une maison plus vieille encore que nous-mêmes. Régulièrement, tous les deux mois environ, je faisais des allers-retours entre ces deux endroits. Excepté en été. Arne et moi partageons un certain nombre d'inclinations qui font sourire les jeunes : nous ne possédons ni poste de télévision, ni fax, ni ordinateur, ni téléphone portable, ni four à micro-ondes. Et plus important pour mon propos : notre maison n'a pas la climatisation. Les étés à Washington étant encore plus humides et chauds que ceux du sud du Missouri, nous louions des maisons en Nouvelle-Angleterre. Comme cela se faisait à l'époque victorienne, je prenais mes quartiers là-bas et Arne (qui disposait à Washington

d'un bureau climatisé où il pouvait se réfugier) me rejoignait quand son travail le lui permettait.

J'ai de nombreux liens avec la Nouvelle-Angleterre, dont certains que j'ai tissés au cours des cinq années que j'ai passées dans le Rhode Island. Je connais également bien le Maine, où je séjourne régulièrement depuis cinquante ans ; au fil des années, la beauté des paysages et le littoral captivant en toute saison m'ont conquise. Pourtant, je n'ai commencé à envisager de m'y établir pour de bon qu'assez récemment.

J'étais chez moi dans le Missouri depuis longtemps. Depuis ce jour où, après avoir parcouru la douzaine de kilomètres de route caillouteuse qui menait à la propriété où nous avait emmenés un agent immobilier, mon mari et moi avons découvert une cabane en ruine et une ferme délabrée dans laquelle, étrangement, j'ai tout de suite su que j'allais vivre. Pendant les vingt-cinq ans que j'y ai passés, j'ai créé une ferme apicole, transformé les terres agricoles en quelque chose qui ressemblait davantage à un parc naturel, et redonné vie au sol épuisé. Ce n'était pas un travail facile, cependant, et soixante ans n'est pas trente-cinq. Arrivés à la soixantaine, les agriculteurs du Missouri commencent à organiser la vente de leurs terres pour aller s'installer en ville. Pour ma part, la ville ne me disait rien, car avec le temps, elle s'était beaucoup développée. Une quatre-voies devait bientôt la traverser, dernier tronçon de la méga-autoroute qui relierait par

le sud les côtes est et ouest du pays. Plus que quelques années et ma petite ville deviendrait une aire de services.

Plusieurs étés d'affilée, j'ai loué le même cottage sur la côte du Maine avant de comprendre que, si j'y revenais sans cesse, c'était parce que la ville voisine m'évoquait une version nordiste de ma ville du Missouri, avant les feux de circulation et avant que le supermarché Walmart et le McDonald's ne viennent vider le centre-ville. Et j'ai décidé que c'était là que je voulais vieillir.

J'avais dû passer des centaines de fois en voiture devant la maison perchée sur la colline, affublée de son panneau à VENDRE décoloré. L'endroit était vide depuis tant d'années qu'il en était devenu invisible, d'autant qu'on ne voyait pas le bâtiment depuis la route. Pourtant, traînée de visite en visite tout le long de la côte depuis deux mois par des agents immobiliers, j'enchaînais les désillusions quand, par une chaude après-midi, en rentrant chez moi, je vis le panneau. J'étais épuisée et découragée, mais les chiens, Tazzie et Louie, avaient besoin de se dégourdir les pattes, alors, avec un soupir, je me suis engagée dans l'allée au goudron craquelé qui menait à une construction sans charme, un pavillon de plain-pied des années 1950, laid et rectangulaire, qui tentait de se prendre pour ce qu'il n'était pas. J'étais déçue. J'ai laissé descendre les chiens dans le jardin à l'abandon, où iris et lys fleurissaient au milieu des fleurs sauvages. Pendant qu'ils inspectaient les lieux la queue battante, je me suis installée à l'ombre d'un vieil érable dont le tronc semblait avoir

été fait pour accueillir mon dos. En tournant le regard vers l'est, là où le lendemain matin le soleil se lèverait, j'ai aperçu la mer. Un petit vent soufflait, l'air sentait le sel, les algues et le rivage délavé par le soleil. Et de nouveau, j'ai su sans pouvoir me l'expliquer que j'avais trouvé l'endroit où je devais habiter. Les maisons se rénovent.

Étonnée de me dire que j'allais bientôt m'installer dans cette étrange bicoque, j'ai quitté l'ombre de l'érable et sifflé les chiens avant d'aller explorer la propriété. Ensemble, nous avons escaladé le muret à l'arrière du bâtiment, traversé les gros rochers couverts de mousse et de lichen pour nous enfoncer parmi les pins, les épicéas, les érables, les bouleaux et autres sapins qui poussaient partout où la terre était en quantité suffisante pour les accueillir. Les myrtilles n'étaient pas encore mûres, mais cela n'allait plus tarder. Le sommet de la colline, pelé et rocailleux, offrait une vue dégagée sur l'ensemble de la baie avec ses îles posées sur l'océan et au-delà les flots chatoyants. En redescendant, j'ai découvert sous les arbres une source entourée de rochers. En d'autres temps, elle aurait possédé sa propre naïade. Trouvant cela charmant, Louie s'y est jetée pour boire. Mais surprise par la profondeur du bassin, elle a dû se mettre à nager et a regagné maladroitement les rochers. Nous sommes revenus vers la maison et j'ai voulu jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais tous les rideaux étaient tirés.

J'y suis retournée une semaine plus tard avec un agent immobilier qui m'a ouvert la porte. Une horreur.

Les pièces étaient exiguës et basses de plafond. De la lumière filtrait le long des montants des fenêtres étroites, ce qui laissait augurer des courants d'air en hiver. Une pompe de vidange reliée à la cave tournait quasiment en continu pour aspirer l'eau stagnante. Partout, le sol était recouvert d'une moquette à poils longs vert citron. C'était l'horreur, oui, mais pas tant que cela non plus. Il y avait probablement sous la moquette un plancher en bon état. Et je pourrais arracher la toiture, ajouter un étage, faire bâtir au sommet cette tour vitrée dont j'avais toujours rêvé. Abattre quelques plafonds aussi, ainsi que quelques murs. Décorseter les lieux. Les laisser se déployer un peu. Peut-être avec des vérandas ouvertes ? Et en agrandissant les fenêtres ? Quant à l'autre bâtiment, un atelier, il pourrait devenir un pavillon d'appoint, pour accueillir tous ces gens qui venaient nous voir dans le Maine. Non, ce n'était pas l'horreur. C'était même très bien. Cette fois-ci, je n'avais pas vingt-cinq ans devant moi pour tout faire moi-même, comme dans le Missouri. Mais je connaissais un architecte. Je connaissais un maître d'œuvre. Et je possédais un pied-de-biche.

J'ai appelé Arne, à Washington, afin de lui annoncer que je pensais avoir trouvé un endroit qui pourrait convenir. Il a pris l'avion pour me rejoindre le temps d'un week-end. Si, dans sa vie, Arne a su s'adapter à beaucoup de choses, il n'a en revanche jamais eu à arracher de toiture ou à abattre de cloisons. Ancien étudiant d'Oxford, il est un rhétoricien redoutable. Si bien qu'après avoir

fait un tour de la maison, il s'est tourné vers moi et m'a dit : « Elle est AFFREUSE, mais si nous l'achetons, je n'y verrai pas vraiment d'inconvénient. »

C'est donc ce que nous avons fait : nous l'avons achetée. Nous avons engagé un architecte et un maître d'œuvre, et j'ai campé tout l'été dans une maison en devenir. Le plombier engagé par le maître d'œuvre était un sage. Il connaissait les lieux car il avait travaillé pour les propriétaires précédents. Il était d'avis, comme moi, que la maison avait besoin de sérieux travaux et m'assura qu'il serait ravi de prêter main-forte. « Le cadre est magnifique, m'a-t-il dit. La question est ce que vous auriez fait si vous aviez trouvé une maison magnifique, mais dans un cadre hideux. Ça, ça aurait été terrible. »

Les pelleteuses ont creusé tout l'été pour nous raccorder au tout-à-l'égout et créer de nouvelles fondations. Des camions ont déplacé de la terre. On a coulé du béton. J'ai fait bon usage de ma barre à mine. Cassé à grands coups de massue toutes les faïences roses et grises de la salle de bains et déblayé les déchets à la pelle. Arne me rejoignait le week-end. Les tas de terre et de gravats le faisaient grimacer. Il grimaça aussi quand le plombier perça lentement et bruyamment les trous nécessaires à la plomberie du pavillon d'appoint, forant dans ce qu'Arne qualifia de « mur en parfait état ». Je lui ai alors fait découvrir la source entre les rochers et, presque aussitôt, il a entrepris d'aménager un joli sentier pour y conduire. Parti seul explorer les alentours, il a trouvé au sommet

de notre petite montagne une balise de l'USGS, l'Institut d'études géologiques des États-Unis. Puis une crique où l'eau était assez chaude pour se baigner. Il a aussi déniché la meilleure adresse de crabe frais. En somme, il s'adaptait et, à sa façon, faisait aussi des lieux sa maison.

LAISSER UNE PLACE au Maine dans ma vie n'a pas été un problème. Cela s'est fait petit à petit, au fil des visites, avec les locations estivales puis l'achat d'une maison, avec le lancement des rénovations et les nouveaux amis. C'était naturel, normal, cela coulait de source.

En revanche, tirer un trait sur le Missouri fut une autre paire de manches. La raison me soufflait qu'il était temps de me séparer de ma propriété. La gestion physiquement éprouvante d'une ferme apicole isolée au bout d'une route semée d'ornières, sans voisin sur plusieurs kilomètres à la ronde, devenait chaque année plus difficile. Arne et moi avions été accaparés par les soucis que nous nous faisons pour des parents et des amis vieillissants dont il fallait s'occuper, lesquels m'avaient appris qu'il y avait une bonne et une mauvaise façon de vieillir. Si chaque situation était différente, on retrouvait des constantes. Chez ceux qui vieillissaient mal : un conservatisme rigide et envahissant qui conduisait à la crainte de tout ce qui était nouveau, les gens comme les endroits, ainsi qu'une réticence à se défaire d'un mode de vie qui avait fonctionné quand nous avions quarante-cinq ans,

mais ne fonctionnait plus. Bien vieillir, à l'opposé, exige un état d'esprit ouvert au changement, aux nouveaux départs, et un talent pour le lâcher-prise. Le moment était venu pour moi de passer à autre chose, tant que j'étais encore assez jeune pour entamer une nouvelle vie, pour trouver ma place dans une nouvelle communauté et me faire des amis dans un lieu où la vie serait plus facile, où je pourrais demeurer indépendante plus longtemps.

Tout cela, je l'avais appris avec ma tête ; mais le cœur ne suivait pas si facilement. Même si ma propriété n'avait plus rien à voir avec ce qu'elle était avant de devenir agricole il y a plus de cent ans, c'était un très joli coin, plein de créatures sauvages qui menaient une existence que j'espérais satisfaisante comme je savais que la mienne l'avait été. Mes terres se trouvaient entre une réserve naturelle de l'État du Missouri et la Ozark National Scenic Riverways, première zone de parc national dont l'objet était de protéger un réseau hydrographique. Les restrictions d'usage liées à ces terres publiques prolongeaient l'habitat que j'avais contribué à façonner sur les miennes. Vingt-cinq ans de travail avaient fait de cet endroit une partie intégrante de ma personne, même si j'avais peu à peu pris conscience que, en tant qu'individu de l'espèce humaine, je n'en étais pas un élément pertinent. Pour finir, c'est cet enseignement que j'ai tiré des lieux et de leur magie qui m'a permis de me délester du dérisoire – l'acte de propriété – tout en m'accrochant à l'essentiel – les souvenirs du temps passé là-bas, l'intégrité du paysage, les vies qui s'y déroulaient.

Après l'acquisition de la maison du Maine et de ses deux hectares de terrain, j'ai pris contact avec le Missouri Department of Conservation (MDC), qui m'avait dit envisager d'ajouter mes terres à la superficie d'espace naturel existante. Les espaces naturels sont censés rester « à jamais sauvages », même si j'avais appris très jeune à me méfier de l'expression « à jamais ». Mais si le MDC pouvait préserver ce que j'avais fait de mes terres jusqu'à ce que les gouvernements n'aient plus lieu d'être, on ne pouvait humainement pas faire mieux pour les créatures sauvages qui y vivaient aujourd'hui et y vivraient encore dans un avenir que je ne pouvais pas connaître. Les gens du MDC sont venus et ils ont aimé ce qu'ils ont vu, si bien qu'à la fin des travaux de démolition dans le Maine, nous avions déjà trouvé un terrain d'entente.

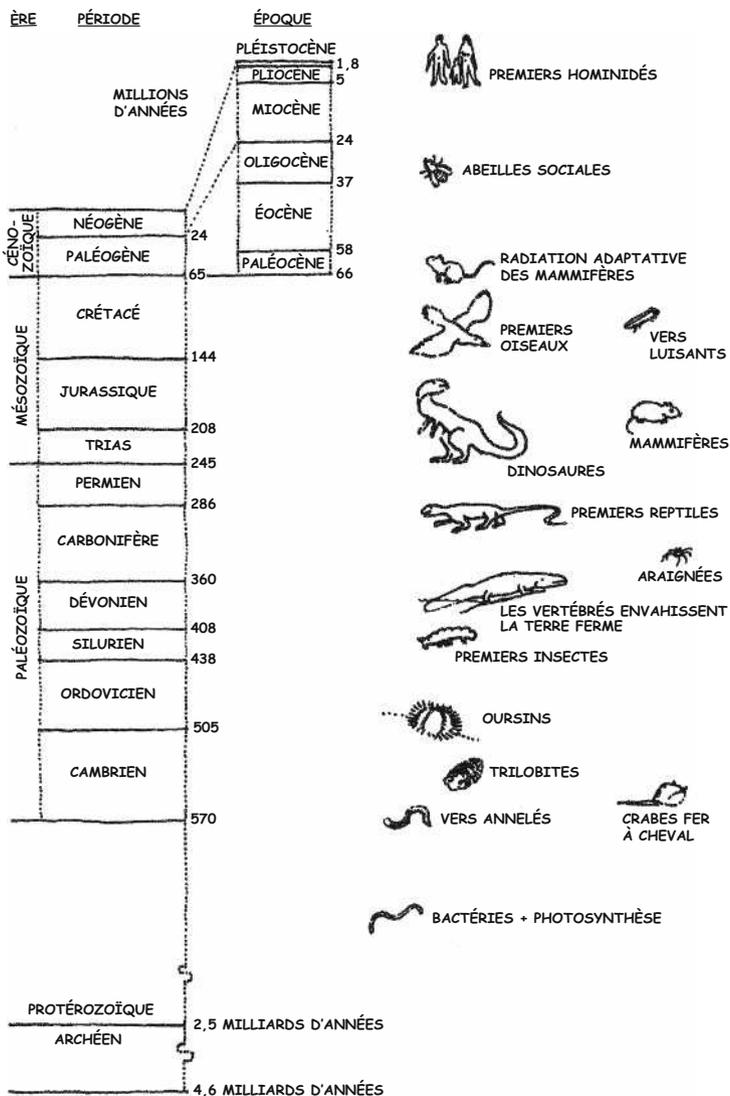
La dernière semaine de septembre, la veille du jour où j'ai commencé à faire mes cartons, j'ai invité tout le monde à une grande fête. Je me sentais sentimentale et nostalgique, et je voulais voir rassemblés autour de moi tous ces gens à qui je m'étais attachée. Les terres que je possédais allaient rejoindre le domaine public et je voulais marquer le coup. La météo était avec moi, l'automne était lumineux et le ciel sans nuages. Les monts Ozarks étaient de toute beauté. La verge d'or et les asters fleurissaient dans le champ. Les feuilles de sumac rougeoyaient à la lisière du bois. Il y avait à la fête certains des meilleurs amis que j'avais eus, les bons gars de la campagne, les nouveaux hippies, l'aristocratie de la ville, mes voisins, et

les fonctionnaires de la Scenic Riverways. À un moment donné, je me suis mise en retrait des conversations le temps de photographier mentalement la scène. Les enfants, et parmi eux mes petits-enfants par alliance, couraient, tombaient, riaient, criaient. Des couples traversaient le champ vers les bois pour aller déambuler dans les sentiers. Mon ami brasseur amateur servait sa bière maison. D'autres mangeaient debout dans des assiettes en carton et discutaient en souriant. Ce n'était pas une fête triste. C'était exactement la fête que je voulais, pleine de gaieté.

J'avais demandé au MDC d'être présent pour marquer la passation de propriété et ils m'ont fait la surprise de m'envoyer le jeune couple qui s'installerait dans la maison. Lui était botaniste, récemment promu à un nouveau poste dans le coin. Je leur ai fait faire le tour du propriétaire, je leur ai montré les petites bizarreries de la maison et la direction des sentiers. Envoûtés par la magie des lieux, ils sont repartis avec une seule hâte : s'installer. Il se trouvait de surcroît qu'ils pratiquaient même l'apiculture. Si j'avais passé commande de mes successeurs, je ne serais pas mieux tombée.

À la toute fin, j'ai fait mes cartons et descendu l'allée pour la dernière fois avec un sentiment de satisfaction. J'emportais dans ma tête tout un album d'images qui ne pouvaient pas voyager emballées dans les camions de la North American Van Lines. Il y avait celle de la fête, bien sûr, mais aussi beaucoup d'autres. Je n'en évoquerai qu'une.

Je me dirige vers la boîte aux lettres qui se trouve à deux kilomètres de la maison. Pour ce faire, je traverse le champ abandonné d'un voisin. Le vent se lève, il sent l'orage, rabat mes cheveux contre mon visage. Les nuages, promesse de pluie, filent dans le ciel bas couleur d'ardoise aux reflets bleu profond. Un groupe de chardonnerets accroché aux tiges des herbes folles pour en picorer les graines sursaute et s'envole. Dans l'étrange lumière, l'herbe vire au vert émeraude. Les chardonnerets sont jaune beurre contre un ciel bleu acier. Toute cette beauté est à moi. Le vent s'en fiche, fiche, fiche.



Frise chronologique du règne animal.

J'AI FRÉQUENTÉ TROIS UNIVERSITÉS différentes avant de parvenir à décrocher un diplôme de premier cycle, et étant donné ma candeur de l'époque, il est incroyable que j'en aie tiré quoi que ce fût. Avec le recul cependant, je crois avoir appris trois choses. Deux n'ont aucun lien avec notre propos ici, mais la troisième me semble pertinente. Dans le premier de ces trois établissements, un professeur me fit suffisamment impression pour me convaincre que, en matière d'écriture, l'objectivité n'existe pas, que tout écrit – tout récit de voyage, tout article de presse, tout texte technique – en dit davantage sur son auteur et son époque que sur le sujet dont il traite. Le mieux que l'on puisse espérer est que son auteur aura la franchise d'afficher d'emblée sa subjectivité.

Mes années d'université datent de près d'un demi-siècle, mais tout ce que j'ai lu depuis, y compris les articles scientifiques sur des sujets de biologie, que j'analyse dans le cadre de mes propres écrits, m'ont convaincue que ce

professeur avait raison. Les auteurs de ces publications, des hommes et des femmes que j'ai interviewés et que j'ai appris à connaître autant qu'à admirer, ont choisi leurs sujets parce que ceux-ci les passionnent. Ils ont observé des phénomènes avec un regard modelé par les expériences qu'ils ont eues à des époques ou des endroits particuliers, et ils y ont trouvé un intérêt et un sens, selon leurs talents, leurs limites, leurs états de tristesse et leur sociabilité ; c'est leur monde à eux, dans toute sa singularité, qui a façonné leur compréhension.

Parmi les plus grandes réussites de la pensée occidentale figure la méthode scientifique, qui, lorsqu'elle est appliquée correctement, prend en compte l'ensemble de ces passions, limites et singularités. Un bon biologiste de terrain sort dans le monde réel et l'observe, remarque quelque chose que personne avant lui n'avait vu, en prend note de manière aussi précise que possible, avant d'en rendre compte aux autres par le truchement d'une publication. À partir de son observation, lui-même ou quelqu'un d'autre élaborera peut-être ensuite une théorie explicative. D'autres observateurs animés par d'autres passions, façonnés par d'autres biais, la vérifieront, la compléteront, l'amplifieront, la contrediront, la réviseront. La science est un processus, pas un corpus de sagesse figée.

Pour ma part, je m'intéresse aux petits animaux qui rampent, sautent, ondulent et volettent, aux invertébrés – ces « petites choses qui font tourner le monde », pour

reprendre les termes de E. O. Wilson. Lorsque j'écris, mon ancien professeur toujours dans un coin de ma tête, je cherche à raconter le monde des invertébrés, sujet que je trouve intéressant et palpitant. J'essaie de ne rien cacher de mes biais. Je suis reconnaissante, mais aussi stupéfaite de voir qu'au cours de ma vie d'écrivaine – une des nombreuses vies que j'ai eues – des éditeurs adultes, sérieux, responsables et sobres m'ont laissée m'amuser en toute liberté dans ce monde particulier et satisfaire ma propre curiosité en échange de comptes-rendus de ce que j'avais vu. Un domaine où la nouveauté est toujours au rendez-vous.

Parce que nous sommes dotés d'une colonne vertébrale, nous la pensons importante, et par un de ces tours de passe-passe aristotéliens pleins de suffisance, nous avons divisé les animaux en vertébrés et invertébrés. C'est Lamarck, le naturaliste français du XVIII^e siècle, inventeur de l'idée de transmission des caractères acquis, qui a rêvé le mot « invertébrés ». Néanmoins, l'idée en soi remonte à Aristote, le penseur binaire originel, qui divisait toujours tout en deux catégories. Sa ligne de partage à lui était le sang : il y avait les animaux avec et les animaux sans. Par sang, Aristote entendait le bon sang, riche et bien rouge, pas l'ichor pâlichon qui s'échappe d'un insecte lorsqu'on l'écrase, et sa catégorie des êtres à sang incluait les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons – les vertébrés, en somme, animaux dotés d'un rachis. Chez les non-sanguins, on

trouvait les crustacés, les céphalopodes, les insectes et les gastéropodes – les invertébrés, ou en tout cas ceux dont Aristote avait eu connaissance. Son schéma établissait ensuite des subdivisions selon une logique qui n'est pas sans rappeler le jeu de société « Qui est-ce ? ». L'animal à sang a-t-il des poils ou pas de poils ? Des pattes ou pas de pattes ? S'il a des pattes, en a-t-il quatre ou bien deux ? Les botanistes utilisateurs d'une clé de détermination connaissent bien cette approche binaire en oui ou non. Les feuilles, alternées ou opposées ? Les tiges, lisses ou duveteuses ?

Aujourd'hui, cependant, la taxonomie part du postulat que les êtres vivants devraient être définis par les caractères qu'ils présentent et non par ce qui leur manque, si bien que les outils de tri offrent désormais des bifurcations multiples. Le texte biologique de référence dont je me sers divise les animaux en trente-deux embranchements (ou phyla), les animaux dotés de rachis n'en formant qu'un. La logique aristotélicienne est cependant si puissante qu'elle domine toujours notre vision du monde. La « Zoologie des invertébrés » fait toujours l'objet de manuels et de cours à l'université. Il existe encore, dans les plus prestigieux organismes de recherche du monde, telle la Smithsonian Institution, des départements de zoologie des vertébrés et des invertébrés.

Cette fixation sur la colonne vertébrale fait grincer les dents des taxonomistes et des zoologistes les plus pointilleux. L'un d'eux, Robert O'Hara, mi-philosophe,

mi-zoologiste, s'est demandé comment les humains seraient classifiés si l'opération était confiée à un arthropode. Les arthropodes, littéralement « pieds articulés », constituent le phylum le plus vaste, si bien que logiquement, selon la loi du plus grand nombre, ce serait légitimement à eux d'établir une classification, si l'envie leur en prenait. Dans leur embranchement, on trouve notamment les araignées, les insectes, les crabes et les homards. Et voilà ce que, selon O'Hara, un arthropode pourrait dire de nous et de nos cousins les plus proches : « Les arthropodes sont un groupe primitif comptant peu d'espèces et une diversité de formes limitée. Leur faible taux de reproduction les rend incapables de s'adapter vraiment à leur environnement et le gigantisme de nombreuses espèces a considérablement entravé la croissance de leur population, tout en expliquant par ailleurs sans doute leur mollesse générale. »

Les invertébrés s'en sortiraient très bien sans nous et c'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait pendant des millions d'années. Pour notre part, en revanche, sans eux, nous ne serions rien, dépendants que nous sommes des processus vitaux dont ils sont à l'origine et dont ils assurent le maintien. Nous, humains, ne sommes qu'une minorité de géants trébuchant dans un monde de petits êtres, sans souvent remarquer nos voisins, que nos sens ne nous permettent parfois même pas d'apercevoir tant ils sont minuscules. Pourtant, chaque espèce est faite de la même combinaison d'éléments chimiques que nous et existe au

monde avec une complexité qui lui est propre, différente de la nôtre et de toutes les autres.

Lorsque nous apprenons quelque chose sur leur mode de vie, les invertébrés nous deviennent familiers et nous développons à leur égard bienveillance et amitié. Je suis heureuse de savoir que notre voisine à Washington a une petite entreprise à domicile florissante et que ses enfants sont de bons élèves. Et tout aussi heureuse d'apprendre que le bourdon que je vois en train de s'affairer dans les azalées de notre jardin au début du printemps est une reine mère solitaire qui amasse des provisions pour élever ses filles, lesquelles l'aideront dans son travail pendant les mois à venir. Je trouve satisfaisant et agréable de regarder un bigorneau renflant les algues sur un rocher au bord de l'eau près de notre nouvelle maison dans le Maine et je sais qu'il profite bien de son repas.

Les vertébrés ne nous ont pas encore révélé tous leurs secrets, mais on en sait cependant déjà beaucoup : si l'on découvre de temps à autre une nouvelle espèce d'oiseau, de mammifère ou de reptile, ces découvertes sont devenues rares, et nous connaissons désormais plutôt bien les dizaines de milliers d'espèces existantes, tant au niveau de leur biologie que de leur comportement. Pourtant plus de 95 % des espèces animales sont des invertébrés, et chez ceux-ci, nous n'avons découvert qu'une fraction des dizaines de millions d'espèces dont nous soupçonnons l'existence. Nous ne savons presque rien de leur vie ni de ce qui se passe quand nous venons

brusquement empiéter sur leur monde. Aussi surprenant que cela puisse paraître à l'ère des ordinateurs et des catalogues, nous ne sommes même pas tout à fait certains de savoir combien de ces espèces nous connaissons, combien ont déjà été décrites. Nulle part il n'existe de liste bien établie, où les noms seraient scrupuleusement compilés. Si les spécialistes d'une catégorie particulière – les vers luisants par exemple – ont généralement une bonne idée du nombre d'espèces qui la composent, il ne s'agit que d'estimations rationnelles, et pour les groupes plus vastes, à l'instar des insectes ou des éponges, ce ne sont que de simples suppositions. En somme, nous ne savons même pas ce que nous connaissons. Quiconque voudrait s'aventurer dans le monde des invertébrés est assuré du plaisir de la découverte. Et n'importe quelle observation ou presque est une information nouvelle venue d'un monde inexploré.

Ce genre de plaisir est assurément l'une des raisons qui poussent les zoologues à sortir sur le terrain... et la raison qui m'incite à les suivre. En travaillant à leurs côtés, j'ai été frappée, en tant qu'écrivaine, par les similitudes entre nos deux métiers. Tant le journalisme que la biologie de terrain exigent que l'on fasse un petit pas de côté afin de jouer les observateurs extérieurs, pour scruter le monde réel, interviewer d'une façon ou d'une autre ceux qui l'habitent, noter la manière dont ils interagissent et s'entendent, et ensuite rendre compte de ce que nous avons vu ou entendu. Mais ce qu'écrivains et

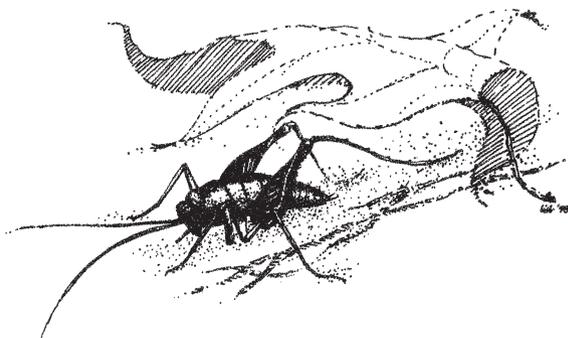
biologistes partagent par-dessus tout, c'est un désir de décrire aux autres comment nous percevons ce monde. Nous persévérons, nous publions un petit bout ici, puis un autre là, nous compilons des comptes-rendus de notre réalité.

Il y a deux livres de ça, j'ai appris à quel point le plaisir de la découverte pouvait être enivrant et combien sa recherche pouvait devenir obsédante. Dans ce livre, *Broadside from the Other Orders*¹, j'abordais différents thèmes en m'appuyant chaque fois sur la biologie et le comportement d'un insecte en particulier. C'est ma curiosité personnelle qui a orienté mes choix, autant dire mon ignorance : poissons d'argent, sauterelles, araignées d'eau, faucheux, et j'en passe. J'habitais dans ma ferme du Missouri depuis vingt ans, en étroite compagnie avec les criquets du chameau – des criquets pâles et silencieux au dos vouté et aux pattes postérieures rayées. Quand je cherchais à glaner des informations à leur sujet dans les guides, je trouvais toujours les trois ou quatre mêmes détails rebattus, mais rien de satisfaisant, si bien que je les ai ajoutés à ma liste pour le livre. Pour chaque chapitre, je procédais de la même façon : je me rendais à la bibliothèque du Congrès où je passais plusieurs semaines à lire tout ce que je pouvais trouver sur l'insecte en question. D'ordinaire, à l'issue de cette étape, j'avais identifié la personne qui fournissait un travail intéressant sur le

1. Non traduit en français (NdT).

sujet. À la suite de quoi je l'appelais pour tenter de la rencontrer. Les entomologistes sont des personnes généreuses, si bien qu'ils acceptaient tous. Les criquets du chameau, cependant, m'ont donné du fil à retordre. On en savait très peu sur eux et presque tout avait été découvert par un homme déjà décédé quand j'ai commencé à le lire. L'un de ses étudiants, lui-même proche de la retraite, avait poursuivi une partie du travail de taxonomie et accepta avec amabilité d'identifier l'espèce que j'avais trouvée dans ma ferme. J'appris grâce à lui qu'il s'agissait d'une espèce particulière, qui avait piqué l'intérêt de son mentor. Il me confia un article rédigé par cet homme à la toute fin de sa vie, dans lequel celui-ci décrivait l'espèce comme une « question irrésolue et un problème obsédant ».

En quelques mots, l'article expliquait qu'on ne trouvait mes criquets du chameau que sur une toute petite aire géographique, dans et autour de ma ferme, groupe isolé au sein d'une population plus large qu'on pensait appartenir à la même espèce. Dans ce groupe précis, quand les mâles atteignaient la maturité sexuelle, ils se différenciaient des autres mâles de l'espèce dont ils partageaient autrement tous les autres caractères – une énigme. Une bosse orange vif grossissait derrière ce qu'on pourrait appeler leur cou, mais qu'il ne convient pas de qualifier ainsi car les insectes n'ont pas de cou. Le taxonomiste m'avoua par ailleurs que nul ne connaissait quoi que ce soit sur l'accouplement des criquets du chameau en



Un criquet du chameau mature ($\frac{3}{4}$ de sa taille réelle).
Notez la bosse sur son prothorax, juste à l'arrière de la tête.

général, car personne n'y avait assisté. On se demandait si la bosse orange contenait de la nourriture, cadeau dans lequel les mâles autorisaient peut-être les femelles à mordre pendant la parade nuptiale. Certains insectes donnaient de leur corps ainsi lors de la séduction. Les criquets du chameau d'espèces différentes sont communs partout aux États-Unis. Nocturnes, ils vivent dans les sous-sols, sous des tas de bois, dans les coins des garages, dans les cabanes abritant les puits à la campagne, mais aucun mis à part les miens n'était pourvu d'une bosse de couleur orange.

Ayant appris à reconnaître le sexe des individus même encore immatures, j'ai capturé quelques mâles et quelques femelles pour un terrarium. J'ai découvert ce qu'ils aimaient manger, je leur ai servi de l'eau dans des bouchons de bouteille, j'ai compris qu'ils étaient presque

aveugles et sourds, mais recevaient une variété impressionnante d'informations via leurs antennes d'une longueur supérieure à celle de leur corps. Je les ai regardés muer et grandir et j'ai noté tout cela, autant pour ma gouverne personnelle que pour le chapitre que j'allais écrire. Et, oui, j'ai été la première à les voir s'accoupler et pondre. Ils s'appariaient dans une position compliquée, mais jamais la femelle ne grignotait la bosse orange du mâle.

Pour établir des comparaisons, dans des terrariums séparés, j'ai entrepris d'élever des criquets du chameau originaires d'une trentaine de kilomètres plus au sud. À ma grande surprise, j'ai découvert que la croissance de ces mâles et de ces femelles-là était plus lente et que la reproduction intervenait donc bien plus tard dans la saison. Ce qui signifiait que, dans la nature, ces deux populations ne copuleraient jamais ensemble. Mais le pouvaient-elles ? Dans chacune, j'ai isolé les mâles et les femelles immatures que j'ai confinés dans des terrariums non mixtes jusqu'à ce que ceux qui n'avaient pas de bosse orange soient prêts à s'accoupler, avant de placer des couples mixtes dans d'autres terrariums.

Mon chapitre sur les criquets du chameau était terminé depuis longtemps et le livre publié, mais j'étais encore poussée par les délices de l'investigation. À l'époque, je faisais régulièrement le trajet entre ma ferme du Missouri et la maison de Washington, 1 600 kilomètres que je parcourais à bord d'une camionnette où j'entassais

mes manuscrits, des recueils de textes originaux, deux chiens, un chat, mon dictionnaire en plusieurs volumes et la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica*. À tout cela, j'avais ajouté toute une tripotée de terrariums de criquets du chameau.

Pour finir, j'ai découvert que, dans cet environnement artificiel, on pouvait pousser les deux populations à se reproduire et que leurs descendants étaient fertiles, de sorte que, selon la définition qu'on avait du mot, ils appartenaient bel et bien à la même espèce. Selon cette définition, en effet, toute espèce est constituée d'individus aptes à s'accoupler et à produire une descendance fertile. Pourtant les descendants de ces rencontres forcées étaient souvent difformes, certains ne parvenaient pas à muer et ils mouraient souvent prématurément. La bosse orange du groupe qui parvenait à maturité plus tôt contenait-elle des hormones accélérant le développement ? Les deux groupes étaient-ils génétiquement distincts ? Le groupe à bosse orange était-il une espèce en formation, ou au contraire un groupe primitif ? Ma ferme se trouvait aux abords d'une zone géologique insolite, qui hébergeait des vestiges de plantes datant de l'ère glaciaire. Mes criquets du chameau pourraient-ils eux aussi faire partie de ces vestiges d'un temps où les saisons étaient plus courtes ?

Je n'ai ni l'équipement, ni les compétences, ni la formation nécessaire pour répondre à de telles questions, mais quand j'ai dû me résoudre à admettre que je devais me séparer de la ferme, ces points laissés en suspens

m'ont incitée à confier la propriété à une institution qui préservera sa nature sauvage et ses criquets. D'autres raisons, bien entendu, ont influé sur ma décision, mais la présence de ces insectes hors du commun y a contribué. J'ai bon espoir que, un printemps, un jeune entomologiste tombé sur mes réflexions partira à la recherche de criquets du chameau à bosse orange. Il répondra peut-être à ces questions, mais demandera aussi leur avis à d'autres. Car ainsi procède la science.

Il y aura toujours des gens pour croire qu'il n'est pas digne d'un adulte de consacrer du temps et de l'énergie à l'observation des criquets du chameau. Si nous disposons de peu d'informations sur ces insectes, c'est en partie parce que bien qu'étant très communs, gros et faciles à observer, ils n'ont guère d'intérêt pour les humains : ils ne nous apportent rien, ne nous font aucun mal. En sciences, la majeure partie des travaux de recherche sont déterminés par la disponibilité des financements, or les agences pourvoyeuses de fonds ont besoin d'un retour sur investissement. La recherche sur tel animal particulier au nom étrange dont nous n'avons jamais entendu parler va-t-elle améliorer manifestement la vie des humains ? En lui allouant des fonds, saura-t-on plus efficacement tuer tel animal que nous jugeons nuisible, ou le stimuler si nous le jugeons bénéfique ? Les criquets du chameau ne sont ni de « bons » ni de « mauvais » insectes et en cela ils ressemblent à la majeure partie des formes de vie sur la planète. Dans le très court terme – temps

du financement de la recherche –, il est compliqué de démontrer quelle proportion de ce qui vit et croît dans le monde nous concerne. Nous mangeons le saumon, mais pas cette insaisissable aphrodite, ver génial des grands fonds où, selon certains scientifiques, pourraient exister jusqu'à dix millions d'autres espèces qui font aussi peu de cas de notre existence que nous en faisons de la leur. Si certaines mouches noires peuvent être porteuses d'un parasite à la source d'une terrible maladie tropicale qu'on appelle la cécité des rivières, les criquets du chameau, eux, ne nous rendent pas malades, pas plus que la majorité du million d'autres espèces d'insectes. Si bien qu'en toute logique, quand il s'agit de financer la recherche et d'élaborer des politiques environnementales, saumons et mouches noires suscitent davantage d'intérêt que les criquets du chameau, les aphrodites ou ces autres millions de créatures sans nom. Ainsi va le monde, ou en tout cas notre temps dans le monde.

Il me faut avouer, néanmoins, que pour ma part je n'ai jamais été convaincue que l'intérêt d'un animal se calcule sur la base de sa relation ou de son utilité aux humains. L'altérité, l'éloignement et l'indépendance attisent davantage ma curiosité et mon intelligence que la ressemblance et l'usage. Il existe toujours plusieurs bonnes raisons de long terme de continuer à s'intéresser aux criquets du chameau, aux aphrodites et à ces millions d'invertébrés encore à découvrir. Certaines de ces raisons apparaîtront dans les pages qui suivent. Toutefois, je tiens d'abord

à revenir ici sur ce besoin irréprouvable de devenir les conteurs du monde dans lequel nous avons voyagé, besoin que nous, écrivains, partageons avec les naturalistes.

Mon frère, l'auteur Bil Gilbert, s'intéresse pour sa part aux animaux dotés d'un rachis, et plus particulièrement aux corbeaux, et il a souvent évoqué dans ses écrits notre « fascination pour les autres sangs », socle selon lui de notre désir de comprendre comment les autres espèces vivent, dans le but d'échapper à l'étroitesse de la perspective humaine. Et c'est mon fils, Brian Hubbell, écrivain lui aussi, qui l'a le mieux formulé. Comme souvent les poètes. Dans un numéro de 1996 du *Beloit Poetry Journal*, il écrit :

Le message

*Septembre sec un matin de semaine,
heure où indolence égale péché,
paupières fermées sur mon café
je pensais à des choses et d'autres quand
une sauterelle furieuse a sauté
des asters desséchés
et saisi ma lèvre supérieure,
saluant la surprise d'un regard à facettes
un vert sur vert infini.*

*Boutonnée dans son étreinte pressante
les mots sont venus clairs comme sous
une bague à la patte d'un faucon*

*ou dans une bouteille à demi rebouchée ;
bien sûr le cœur de la tristesse est cette connaissance :
chacun s'embarque dans un golfe seul, chacun avec
ses miettes d'images fracturées et un besoin,
mais nul outil pour raconter.*

J'AI TROUVÉ LA BICYCLETTE dans un vide-grenier. La roue avant était légèrement voilée et elle n'avait plus de freins, mais deux ou trois vitesses étaient encore en état, et il s'agissait d'un si bel objet que je l'ai achetée. Après lui avoir redonné un coup de jeune, un beau matin je suis descendue avec jusqu'au parc du front de mer, à un kilomètre et demi de notre nouvelle maison dans le Maine. Quand j'étais enfant, le vélo m'était interdit car ma mère trouvait cela trop dangereux. De sorte que, bien sûr, je n'avais eu qu'une hâte : en posséder un. Une fois à l'université, loin de la surveillance parentale, je m'étais offert en cachette ma première bicyclette ; je m'en étais servie pendant des années, toujours avec le même sentiment enivrant de rébellion qui me donnait l'impression d'être un peu diabolique.

Ce matin-là, le ciel était d'un bleu profond, le soleil brillait entre les arbres le long de la route étroite qui délimite le parc. Il flottait dans l'air un parfum d'épicéa et de feuilles mortes que, à l'époque où j'y venais

en touriste, j'associais toujours au Maine. C'est là que j'habite aujourd'hui et, à soixante-dix ans passés, juchée sur ma bicyclette, cheveux et veste battant au vent, cette ivresse de la rébellion, je l'éprouvais toujours. J'étais incroyablement heureuse. Les freins ne marchaient pas encore très bien, mais cela ne faisait qu'ajouter au piquant de la promenade.

Au XIX^e siècle et au début du XX^e, avant l'invention de la climatisation, les gens fortunés du sud du pays, qu'on appelait « les campagnards », avaient acquis les îles et les promontoires le long de la côte du Maine, dont certains qui se trouvaient sur la péninsule où nous vivons. Ils y firent bâtir des résidences d'été confortables auxquelles ils donnèrent le nom de « cottages ». Un homme politique membre du Tammany Hall² devint propriétaire du plus bel endroit de la péninsule. N'y ayant rien fait construire, il en fit don à la commune dans les années 1920. Malgré ses cinq hectares à peine, le parc que la ville y créa est impressionnant tant par ses panoramas que par sa géologie et, comme je l'appris bientôt, par la richesse en invertébrés de sa zone intertidale. C'est là que je me rendais, armée de mes listes d'espèces et de mes guides pratiques, bien décidée à faire leur connaissance.

2. Organisation associée au parti démocrate créé en 1789 et dissoute en 1967, qui était censée œuvrer comme une institution de patronage, mais devint un symbole de la corruption au sein du parti (NdT).

J'ai accroché ma bicyclette à un poteau orné d'un églantier grim pant en pleine floraison. Au-delà des rosiers sauvages, au-delà de la barrière de sapins, d'épicéas et de bouleaux, il y avait les premiers rochers, falaises et blocs massifs de granite rose exposés au sud-est. Les vagues venaient s'y fracasser, soulevant de grandes gerbes d'eau qui se frayaient un chemin dans les fissures et rejail-lissaient, étincelantes, dans le soleil matinal. Au sud et à l'est, on apercevait des îles, et derrière elles, le vaste océan. J'ai regardé au loin, jusqu'à la courbure de la terre qui signait les confins de ma vision.

Géologiquement parlant, la côte du Maine est récente et agreste. On peut lire dans la roche exposée les traces des forces extraordinaires qui ont œuvré à sa création. Le granite y est déchiré, les fissures gorgées d'un basalte noir dessinent des chemins sinueux jusqu'à l'eau. À la lisière de l'océan, un affleurement rocheux sert d'abri et participe à créer des bassins naturels à marée basse. À côté, les rochers cèdent le pas à des amas de galets et de cailloux, témoins des forces de transformation à l'œuvre. Ces rochers offrent de la lecture aux géologues, tout comme les fossiles des invertébrés racontent l'histoire des mers anciennes où ils vivaient, un territoire aquatique qui s'étendait bien plus à l'ouest que l'océan Atlantique aujourd'hui. L'interprétation des scientifiques change au gré des nouvelles découvertes, les poussant à revoir leurs théories, mais pour l'heure, le récit est à peu près le suivant.

La similitude qui existe entre les formations rocheuses de la côte du Maine et celles que l'on trouve en Irlande ou en Angleterre est l'indice d'une époque où les continents étaient configurés différemment. Il y a sept cents millions d'années, il existait une île, du nom d'Avalonia (ou Avalonie), à l'est de la majeure partie du continent nord-américain, dont elle resta séparée pendant les millions d'années qui suivirent, par la présence d'un océan, Iapetus, lequel tient son nom de Japet, titan de la mythologie grecque – les ancêtres des dieux. L'Avalonie incluait notamment ce qui est aujourd'hui la Bretagne, une partie de Terre-Neuve, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, du Massachusetts et du Maine.

J'ai du mal à comprendre ce que « sept cents millions d'années » représentent, et ce depuis l'enfance, époque où je m'efforçais, sans doute beaucoup trop pour mon bien, de donner du sens aux constructions temporelles des adultes. À l'époque, mon père était responsable des parcs et des cimetières de Kalamazoo, dans le Michigan. Et à ce titre, il bénéficiait d'un logement de fonction, une vieille bâtisse biscornue sise dans l'un des cimetières de la ville. Jouxant la maison, séparés d'elle par un couloir, se trouvaient les bureaux. Avec une bienveillance étonnante, les gens qui y travaillaient me laissaient jouer dans un coin et écouter l'air de rien les affaires du cimetière. C'est là que j'entendis un jour la secrétaire expliquer à un client que, pour le prix de base

d'une concession, l'entretien de la tombe demeurerait à la charge de la famille, mais qu'un « entretien perpétuel » était proposé en option. L'expression m'avait intriguée. Si bien que, à peine le client parti, j'avais demandé des explications à la secrétaire.

« Ça veut dire quoi, "entretien perpétuel" ?

– Ça veut dire qu'on tondra la parcelle, qu'on s'en occupera pour toujours, m'expliqua-t-elle.

– Et ça veut dire quoi, "pour toujours" ?

– Ça veut dire que la pelouse sera tondu après la mort de ces gens, après la mort de leurs enfants, après ma mort à moi, et après la tienne. »

Moi ? Mourir ? Je l'apprenais, cela aussi. J'ai donc voulu savoir ce qui se passait après.

« Eh bien, tout continue, tu sais, me dit-elle. Tu auras des enfants et ils auront des enfants... et... Bon, je pense qu'il est l'heure de rentrer chez toi, tu ne crois pas ? »

Dès lors et pendant de nombreuses années, chaque fois que j'entendais parler de longues périodes de temps – l'Empire britannique, l'époque des dinosaures, la formation du Système solaire – je confrontais leur pérennité à cette idée troublante de perpétuité, concluant chaque fois qu'aucune ne faisait le poids. J'appris que les empires déclinaient, que les animaux disparaissaient, que le Système solaire était né et finirait par mourir. Et je me mis à soupçonner avec conviction que la pelouse et peut-être même des arbres pousseraient un jour sur les tombes du cimetière comme si celles-ci n'avaient

jamais existé. « Pour toujours » était manifestement une expression forgée par des adultes qui ne voulaient pas avoir à penser que tout s'achevait un jour. Avec le temps bien entendu, j'ai fini par comprendre que « perpétuité » signifiait simplement « jusqu'à ce que le gouvernement tombe ou y perde tout intérêt ». Il y a peu, un ami avocat m'a appris qu'une étude nationale récente des documents juridiques démontrait que « pour toujours » durait en moyenne trente ans. Que signifiaient alors sept cents millions d'années dès lors qu'une telle période engloutissait l'histoire des gouvernements tout entière, et même l'idée de gouvernement au point de lui faire perdre tout son sens ?

J'AI EU PLUS DE VINGT CHIENS DEPUIS MA NAISSANCE. Aucun d'eux n'a vécu au-delà de seize ans, mais tous ont réussi à caser dans ce laps de temps l'arrogance du chiot, quelques bonnes années passées à chasser les lapins et à faire honneur à leur existence, suivies d'années de siestes tranquilles sur leur coussin. Ma mère et mon père sont tous les deux nés en 1900 ; mon père est mort jeune, mais ma mère a presque traversé le siècle. En songeant à leur vie, où téléphone, voiture, voyages en avion et fax ont réduit les distances dans le monde, je peux appréhender sans problème ce que cent ans signifient ; un temps au cours duquel les États-Unis ont pris part à plusieurs guerres fondées sur des considérations jugées

assez importantes pour tuer en leur nom ; un temps où nous sommes passés d'un bond du prémoderne au post-moderne. Mille ans ? Je ne peux pas éprouver une telle durée dans mon corps, mais intellectuellement si. C'est à peu près le temps qui s'est écoulé entre la conquête de l'Angleterre par les Normands et aujourd'hui. Une période qui englobe presque tous les rois et toutes les guerres, la philosophie, l'art, la littérature, la musique, les découvertes scientifiques et les explorations qui constituent ce qu'on appelle la civilisation occidentale. Un million d'années, c'est mille fois ces mille ans ? Les choses se compliquent. C'est plus ou moins la moitié du temps passé par les hominidés (ceux qu'on peut qualifier d'humains) sur terre. Pour le géologue ou pour le zoologiste spécialiste des invertébrés, sans parler de l'astronome, en revanche, un million d'années n'est rien d'autre qu'une « marge d'erreur ».

« Il y a sept cents millions d'années » est à peu près aussi vague dans nos têtes qu'« il y a très très longtemps » ou « il était une fois », et c'est une formule qui convient bien pour raconter les débuts de ce joli petit parc, les débuts du Maine, mais pas les débuts de la vie invertébrée sur terre. Car même « il y a très très longtemps », même il y a sept cents millions d'années, les invertébrés étaient déjà bien installés, et la Vie elle-même, cette Vie qui se perpétue et se transforme gaiement, ne peut être balisée pour sa part qu'en milliards d'années.

Il y a très très longtemps, donc, dans une ère appelée Précambrien, des océans anciens abritaient une riche population d'animaux invertébrés à corps mous. Corps qui, du fait de leur mollesse, se fossilisaient mal. Et les sédiments dans lesquels ils s'enfonçaient à leur mort ne nous sont, pour bon nombre, pas accessibles aujourd'hui, car sous l'effet des forces géologiques, les plaques auxquelles ils appartenaient ont plongé sous d'autres plaques de la croûte terrestre. Il existe cependant certains fossiles de cette époque-là parmi lesquels ceux d'éponges, de vers et de cnidaires, ancêtres notamment des méduses et des coraux d'aujourd'hui. Avant la formation de ce parc, les animaux de l'Avalonie étaient déjà des êtres complexes héritiers d'un processus évolutif.

L'Avalonie et la masse continentale nord-américaine s'éloignèrent peu à peu au cours des millions d'années qui suivirent, laissant s'étendre entre elles l'océan Iapetus. Tandis que le Précambrien laissait place à ce que nous appelons Cambrien, première période géologique du Paléozoïque, il y a quelque cinq cent soixante-dix millions d'années, les fossiles se multiplièrent. Le registre fossile du Cambrien est en fait extraordinairement riche – les célèbres schistes de Burgess datent de cette époque – et fait état d'une diversité déconcertante d'espèces d'invertébrés.

Quelque temps après cette joyeuse explosion de biodiversité, il y a environ quatre cents millions d'années, une sorte de ver annelé quitta son environnement marin

stable et sûr, aux températures égales et à l'humidité protectrice, pour tenter sa chance sur la terre ferme. Ceux-là étaient les ancêtres de ce que nous appelons à présent les insectes, et, en un temps relativement bref géologiquement parlant, ils prirent leur envol et s'employèrent à devenir la classe du règne animal la plus prospère que la planète ait connue. Plusieurs centaines de millions d'années plus tard, au Permien, dernière période géologique du Paléozoïque, les scarabées, les libellules et un certain nombre d'autres insectes qui nous sont familiers volaient ou crapahutaient déjà.

Des trilobites d'une douzaine de centimètres, cousins de nos crabes fer à cheval (ou limules), se nourrissaient dans les sédiments de l'océan qui recouvrait le Maine actuel, laissant là leurs fossiles lorsqu'ils disparurent, en même temps que la vaste majorité des autres animaux, lors des bouleversements géologiques, climatologiques et peut-être même chimiques qui signèrent la fin du Permien. Bon nombre d'espèces d'invertébrés survécurent néanmoins – insectes, mais aussi araignées, limules, vrais crabes, mille-pattes, ainsi qu'un très grand nombre de vers.

À la même période, l'Avalonie et l'Amérique du Nord se rapprochèrent et finirent par entrer progressivement en collision. Le continent se plissa, se souleva et les Appalaches se formèrent. La pression inimaginable induite par la rencontre des deux masses et la subduction d'une partie d'une plaque sous l'autre entraînèrent

tremblements de terre et éruptions volcaniques. Quand la surface entama son lent refroidissement, d'énormes masses de granite commencèrent à se former sous l'océan qui recouvrait encore la majeure partie du Maine. Il faudrait néanmoins attendre un grand nombre d'années encore avant que ne soient réunies les conditions qui forcèrent le basalte à grain fin dans les fissures du granite cristallin, créant ces bandes noires dans la roche rose de mon parc. J'avais du mal à imaginer que ce basalte si solide fut à un moment donné liquide et chaud, mais la preuve se trouvait là, sous mes pieds.

Quand l'Avalonie entama son lent recul vers l'est, emportant avec elle de la roche riche en fossiles, elle en laissa aussi derrière elle. La concordance des fossiles retrouvés de part et d'autre de l'Atlantique est une preuve de l'origine commune des côtes du Maine et de l'Angleterre.

Les éléments de preuve datant des ères géologiques plus récentes sont plus faciles à lire. Il y a quatre-vingts millions d'années, une abeille, très semblable aux abeilles sans dard (ou mélipones) qu'on trouve encore en Amérique centrale, vivait dans les forêts qui recouvraient ce que nous appelons maintenant le New Jersey, où il faisait à l'époque beaucoup plus chaud qu'aujourd'hui. L'abeille fut piégée dans une goutte de la résine d'un conifère d'une espèce aujourd'hui disparue. Elle y mourut et cette résine devint de l'ambre. En 1988, datant

l'événement, des scientifiques la déclarèrent plus ancienne abeille connue.

Pendant les millions d'années où se formèrent les fossiles qui constituent aujourd'hui notre registre, les continents dérivèrent et les climats fluctuèrent, décimant certaines espèces animales et offrant des opportunités à d'autres. Il y a environ 2,5 millions d'années, tandis que s'achevait une période d'intense activité volcanique, le climat commença à refroidir et des champs de glace – les glaciers – envahirent le nord de l'Amérique et de l'Eurasie. Ils recouvrirent peu à peu la terre, ratissant tout sur leur passage, la modelant sous des kilomètres d'eau gelée et de neige, offrant au Maine le profil que nous lui connaissons aujourd'hui. Les glaciers concentrèrent une telle quantité d'eau que le niveau des océans baissa de plusieurs centaines de mètres et que la terre s'affaissa sous leur poids.

Les débuts de l'humanité pourraient dater de cette époque. Il y a à peine dix-huit mille ans, soit bien après l'arrivée des premiers hominidés, le climat se réchauffa progressivement de nouveau, entraînant la fonte des glaciers, qui libérèrent de l'eau dans les océans et allégèrent la pression sur la roche mère, laquelle commença à se soulever. En reculant, ils laissèrent derrière eux de gros rochers et de plus petits cailloux, de la terre et du sable qui dessinèrent la topographie. Il y a onze mille ans, même si le Maine ne comptait plus de glaciers, le niveau de la mer était encore bien plus bas qu'aujourd'hui.

Ce n'est qu'il y a cinq mille ans, alors qu'on commençait à bâtir les premières pyramides en Égypte, que les contours de la côte du Maine se dessinèrent tels qu'on les connaît à présent, que cette bande rocailleuse, produit de la chaleur, du soulèvement de l'écorce terrestre et des glaciers, commença à prendre l'aspect qu'elle avait le jour où je suis partie y chercher des invertébrés.

ASSISE SUR L'UNE DE CES INTRUSIONS BASALTIQUES NOIRES, elle-même découpée et fragmentée, j'ai regardé vers le large. Une fine brume se formait à l'horizon. Derrière moi, les fleurs délicates des grandes airelles rouges avaient envahi les anfractuosités de la roche. Des lys des prairies et des iris de Hooker ouvraient grand leurs corolles au pied des sapins. Non loin, un entrelacs de liseron courait le long de la roche et vers la mer. Dans l'une des fleurs roses et blanches, une abeille noire de plus d'un centimètre butinait avidement, ses corbeilles déjà gorgées de pollen blanc. Deux papillons aux ailes jaune vif, des piérides des jardins, voletaient dans un rayon de soleil.

Le registre des aires critiques du Maine dresse la liste des lieux publics ou privés d'une importance naturelle rare. Le recensement des espèces d'invertébrés de l'aire critique qui longe le rivage ne fait état que d'un seul insecte – le moustique sous sa forme larvaire – car il ne se concentre que sur l'estran. Escaladant les gros rochers,

je suis donc descendue dans les bassins que la marée avait laissés en se retirant. La liste des espèces que j'avais avec moi datait d'il y a vingt ans, époque où le niveau de dépense publique était le miroir de l'engouement pour l'écologie. Une enquête réalisée par l'État du Maine avait déclaré dignes de figurer dans le registre cette zone intertidale et dix-sept autres le long de la côte, où la bande de terre émergée entre les marées offrait le gîte à une belle variété d'invertébrés.

Ici, l'enquête avait recensé trente-quatre espèces d'invertébrés marins, dont certaines étaient petites, mais elles aussi visibles à l'œil nu. Elles s'étaient installées dans l'un des environnements les plus difficiles que la planète puisse offrir : exposé à un air rude et desséchant à marée basse, à la merci de n'importe quelle mouette au regard perçant, et recouvert d'eau salée, mais brassé par les vagues et les courants à marée haute, et livré à tout un éventail d'animaux marins en quête de dîner. Autant de contraintes qui poussèrent à l'innovation pour s'adapter. Certains de ces animaux, accrochés au fond, ressemblent à des plantes. D'autres nagent ou rampent. Certains sont primitifs, d'autres très spécialisés et hautement adaptés. Certains sont pourvus de coquilles ou de diverses autres protections. Certains ont le corps mou. C'est notamment grâce à la présence d'un de ces invertébrés à corps mou, commun, mais généralement peu vu par ici, le *Dendronotus frondosus*, une espèce de nudibranche (le nom signifie branchies nues), que cette portion de rivage rocailleux

battu par les marées fut déclarée aire critique. Je n'ai pour ma part jamais vu *D. frondosus*. Je n'ai jamais vu, que je sache, le moindre nudibranche.

Peter F. Larsen, zoologiste spécialisé dans les invertébrés marins au Laboratoire Bigelow pour les sciences océaniques à West Boothbay Harbor, était enquêteur principal du recensement réalisé ici. Je lui ai demandé pourquoi un animal aussi rarement vu que le nudibranche, qui ne présentait a priori aucune utilité pour les humains, avait été jugé assez important pour qu'on qualifie officiellement cette zone d'aire critique.

« Eh bien, m'a-t-il dit, le nudibranche n'a peut-être pas l'air important, mais il est rare et – qui sait ? – les fluctuations dans la population d'un animal peu commun peuvent nous alerter quand tout un écosystème entier est en danger. Ces écosystèmes marins sont complexes. Nous ne savons absolument pas combien d'espèces peuplent les océans, mais ce que nous savons, en revanche, c'est que la biodiversité y est plus grande que sur les terres émergées et à un niveau taxonomique supérieur. Nous avons besoin de tous les éléments qui composent cette biodiversité pour maintenir le fonctionnement de l'ensemble du système écologique. Un système qui s'appauvrit en perdant des espèces ne tarde pas à s'effondrer. » Il a marqué une pause avant d'ajouter, avec un petit rire presque désolé : « Et puis le nudibranche est lui aussi une créature de Dieu, ce qui le rend intéressant en soi. »



Dendronotus frondosus (taille réelle).

Hank Tyler, fonctionnaire de l'État du Maine, qui travaille désormais à l'aménagement du territoire, était en charge de l'ensemble du Programme pour les aires critiques jusqu'à la fin de son financement dans les années 1980. Zoologiste passionné et fervent gratte-papier, mélange rare s'il en est, il m'a livré un aperçu de l'histoire du programme, une après-midi, me désignant avec fierté la pile de publications issues du recensement de la faune et de la flore qui avaient contribué à sensibiliser le grand public sur la rareté de ces communautés naturelles. Je lui ai posé la même question qu'à Peter Larsen : pourquoi s'intéresser à un animal rare au nom bizarre de nudibranche ?

Il a pris le temps de réfléchir. Et sa réponse, quand il me l'a livrée, était posée et personnelle. « Je crois que la beauté et la rareté nous attirent. Nous aimons les choses singulières – une pierre précieuse, un diamant, un tableau original, un oiseau rare, et ces animaux aux noms étranges quand nous les trouvons. Et pour une raison

ou pour une autre que j'ai du mal à saisir... peut-être que c'est inné... une fois que nous savons qu'ils existent, nous voulons les protéger. »

Les nudibranches, souvent appelés limaces de mer, sont assez semblables à des escargots sans coquille et ils appartiennent d'ailleurs à la même classe taxonomique : les gastéropodes. Le *D. frondosus*, marbré de rouge, brun et blanc, peut mesurer jusqu'à dix centimètres. Effilé aux deux extrémités, il est couvert d'une forêt de branchies arborescentes avec lesquelles il respire. Il est bon nageur. On le trouve accompagné d'autres invertébrés dont il se nourrit, les hydroïdes, petits animaux dentelés ressemblant à des plantes, qui se défendent grâce à leur pouvoir urticant. Il a été rapporté que l'hydroïde préféré du *D. frondosus* est le *Tubularia*, qui se fixe et se développe en masses denses de couleur rosée sur des amas d'algues et autres supports sous-marins. *D. frondosus* arrache des morceaux de *Tubularia* à l'aide de sa mâchoire en utilisant intelligemment le pouvoir urticant de sa proie sans en souffrir lui-même : les cellules urticantes traversent son système digestif et gagnent l'extrémité de ses branchies afin de lui servir de protection contre les prédateurs qui pourraient vouloir s'offrir un nudibranche au dîner.

Le soleil miroitait dans les ondulations à la surface des bassins de marée, grands comme des bols ou comme des piscines, qui resplendissaient de couleurs vives : bruns cuivrés et verts de la mousse d'Irlande et du varech, verts délicats des laitues de mer, des éponges, des mousses et des algues ; orange, jaunes et rouges d'autres algues encore.



Un bassin de marée dans mon parc,
avec l'océan en arrière-plan.

Les balanes, l'un des trente-quatre invertébrés listés dans le recensement, crustacés grégaires de la famille des crevettes et des homards, y étaient fixées en grand nombre, collées parmi les algues. Louis Agassiz, éminent fondateur du musée de Zoologie comparée d'Harvard, au XIX^e siècle, décrivit un jour la balane comme étant « un animal semblable à une crevette se tenant tête en bas dans une maison de pierre et s'envoyant à coups de patte des aliments dans la bouche ». Lorsque la marée est basse, les exposant à l'air, les balanes ferment boutique, rétractent les sortes de plumes qui leur servent à se nourrir (ces « pattes » avec lesquelles elles poussent la nourriture dans leur bouche) à l'intérieur des plaques formant comme une coquille, et attendent que l'eau remonte. Massées sur les rochers humides et souvent glissants, elles servent bien malgré elles de revêtement

antidérapant aux humains. Ma liste m'apprend que les balanes d'ici appartiennent à l'espèce *Balanus balanoides*, du grec « gland glanduleux ».

Fixées à la surface des rochers avec une colle qu'elles fabriquent, ces balanes semblent mener une vie prudente, grandissant en ajoutant du calcaire aux contours de leur loge et attendant que flotte vers eux un dîner dont elles s'empareront pour le tirer vers elles. Mais elles ont eu une phase plus active. À l'automne, au prix d'énormes efforts, la balane étire son appendice mâle et dépose du sperme dans la coquille de sa voisine. Les œufs incubent le temps d'un hiver et éclosent pour libérer des larves triangulaires hérissées d'appendices qui vont se mêler au mélange de formes de vie larvaire et de flore microscopique que nous appelons le plancton, suspension dont de nombreux animaux se nourrissent. C'est aussi là que les jeunes balanes trouvent leur nourriture ou – plus souvent – servent de nourriture. Le bébé balane assez chanceux pour traverser les six stades de sa croissance sans servir de repas finira par délaisser la vie flottante et s'attellera à trouver un endroit où se fixer, en s'appuyant sur des signaux chimiques qui lui permettront de rejoindre ses congénères. Il se servira une dernière fois des appendices grâce auxquels il nageait pour nettoyer la roche avant de s'y arrimer et de commencer à bâtir autour de lui six plaques calcaires distinctes et se chevauchant, entamant ainsi un nouveau cycle.

Dans les faubourgs du village balane se trouvent les moules communes (ou moules bleues au Québec), *Mytilus edulis*, qui parfois l'envahissent, ces mêmes moules qui ornent les plats de pâtes à la sauce tomate dans les restaurants italiens. Elles aussi passent le début de leur existence à flotter dans le plancton et, arrivées à maturité, se fixent parmi les leurs grâce à des filaments adhésifs qu'elles secrètent. Une fois attachées au substrat, à marée haute, elles filtrent l'eau de mer dans laquelle elles récupèrent les particules dont elles se nourrissent, avant de refermer leur coquille ovale d'un noir bleuâtre quand la marée redescend. Sous l'eau, elles passent une bonne partie de leur temps à entretenir leur coquille en la léchant à l'aide de leur pied pour éviter que d'autres moules ne s'y fixent et les étouffent. Elles n'y parviennent pourtant jamais vraiment, comme en témoignent les énormes colonies de moules collées les unes aux autres dans tous les bassins, dont ceux où je me suis promenée. Qu'il s'agisse de plantes ou d'animaux, les populations denses sont toujours pour d'autres une invitation à dîner, et ces moules et ces balanes ne font pas exception. Les mouettes et les humains se jettent sur les moules à marée basse. Remplacés sous l'eau par les étoiles de mer qui forcent leurs coquilles à l'aide de leurs pieds pour atteindre la chair tendre à l'intérieur.

Souvent, les balanes meurent étouffées, victimes des empilements d'individus de leur propre espèce ou de l'expansion agressive des populations de moules ou

d'algues. Elles aussi ont affaire, comme les moules, à des gastéropodes prédateurs. Des coquillages qui nous paraissent à nous tellement inoffensifs que nous avons du mal à les imaginer en ennemis déterminés des petites créatures collées sur leur rocher sans autre défense que leur coquille. L'un des gastéropodes les plus communs que j'ai vus ce matin-là dans les bassins de marée était le pourpre de l'Atlantique, *Thais lapillus*. Il attaque les balanes en sécrétant une substance toxique de couleur pourpre (prisee des Phéniciens pour la teinture des vêtements), avant d'insérer sa trompe entre leurs plaques relâchées.

Avec les moules, la stratégie du pourpre est différente. À l'aide de sa radula, structure semblable à une langue, il perfore la coquille dans laquelle il insère sa trompe. Si les balanes sont sans défense face à lui, les moules, elles, contre-attaquent. Sentant sa présence, elles peuvent parfois le piéger avec les filaments qu'elles utilisent aussi pour se fixer ; il arrive même que des moules voisines apportent leur concours, prenant le pourpre comme dans un filet pour le retourner sur la coquille. Il meurt alors, exposé aux prédateurs ou à l'air qui le dessèche à marée basse. Selon une étude, 30 % des pourpres de l'Atlantique trouvés dans les agglomérats de moules sont piégés de la sorte. Leur régime alimentaire influence la couleur de leur coquille. Ce jour-là, j'ai vu aussi bien des blancs, nourris de balanes, que des plus sombres, qui leur ont préféré les moules.

Tandis que la marée continuait à descendre, mon regard a été attiré par une autre espèce de gastéropode, des bigorneaux communs, qui se déplaçaient à une allure étonnamment vive pour des animaux que l'on associe plutôt naturellement à la lenteur des escargots. Accroupie au-dessus des bassins, contemplant l'art de manger et de mourir chez les moules et les balanes, je les voyais passer du coin de l'œil. Long de trois centimètres environ, le bigorneau commun, *Littorina littorea*, à la coquille gris terne, particulièrement apprécié des papilles françaises, a lui aussi une radula, mais au lieu de s'en servir pour occire les autres animaux de son village de l'éstran, cet herbivore s'en sert pour râper et brouter les algues des rochers. Il râpe et broute, râpe et broute avec une telle efficacité qu'il peut éroder la roche et modifier tout le biotope en empêchant la fixation des algues. Ces bigorneaux sont des forces de la nature. Ils sont pourvus de vaisseaux sanguins supplémentaires qui leur permettent de respirer quand ils se trouvent hors de l'eau à marée basse. Exposé à l'air libre, le bigorneau, vulnérable, va s'arrimer à un rocher à l'aide d'un mucus collant qui durcit et scelle sa coquille pour le protéger du dessèchement. Sur les rochers, s'il n'est pas emporté par un goéland, il peut supporter des températures avoisinant les 44 °C. Au-delà d'une certaine température, en effet, le mollusque entre dans un coma réversible qui met certaines de ses fonctions physiologiques en sommeil. L'hiver, il peut supporter

des températures descendant jusqu'à -12 °C au moins en laissant des cristaux de glace se former entre – et non pas dans – ses cellules.

À marée descendante, les femelles fécondées libèrent des capsules qui s'en vont rejoindre le plancton. Emportés vers le sud par les courants, les œufs éclosent et des larves en sortent qui, une fois adultes, reviendront vers le rivage bien plus au sud que la zone où vivaient leurs parents.

On considère les bigorneaux communs comme étant originaires d'Europe, car on n'a signalé pour la première fois leur présence en Nouvelle-Écosse qu'en 1840 (bien qu'on ait retrouvé des traces déconcertantes de leur présence sous forme de coquilles dans un tas d'ordures amérindien de cette région du Canada qui, selon le carbone 14, remonterait à l'an mil). L'espèce s'est ensuite rapidement répandue le long de la côte, où elle a supplanté des espèces indigènes.

Les pourpres de l'Atlantique sont aussi parfois appelés bigorneaux, ou plus précisément « bigorneaux perceurs ». Ce monde splendide a inspiré des rimes à Ralph A. Lewin, éminent phycologue (spécialiste des algues) britannique. Le poème ci-dessous est extrait de son recueil de 1987, *The Biology of Algae and Diverse Other Verse*³.

3. « La biologie des algues et divers autres vers », non traduit en français.

Le chant des bigorneaux

*J'ai vu le joyeux irlandais pour la Saint-Patrick parader
Et une nuée d'étudiants tristes qui leurs notes attendaient ;
J'ai vu un troupeau de buffles ruminer beaucoup –
Mais jamais je n'ai vu de rusés bigorneaux dans la boue...
Bigorneaux, bigorneaux, jamais dans la boue.*

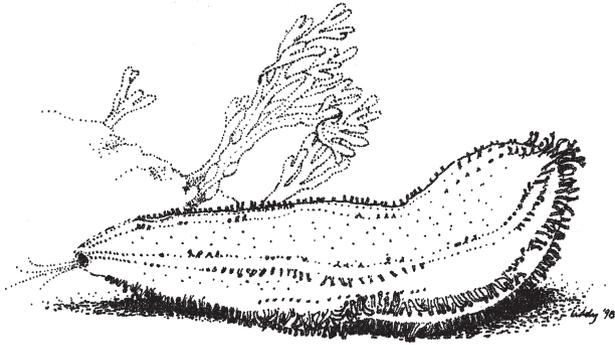
*J'ai vu les supporters déferler, ces mariols,
Et des gangs d'oies sauvages préparer leur envol ;
J'ai vu des bigots rouler sur le dos –
Mais jamais je n'ai vu de bigorneaux dans les rides de l'eau...
Bigorneaux, bigorneaux, jamais dans les rides de l'eau.*

*J'ai vu des lemmings en masse cheminer vers la mort
Et des marsouins dans les vagues cracher leur jet d'or ;
J'ai vu une bande de voyous vraiment intenable –
Mais jamais je n'ai vu de bigorneaux dans le sable...
Bigorneaux, bigorneaux, jamais dans le sable.*

*Un petit animal est comme un humain
Dans une direction il va et puis revient ;
L'été s'achève, les garçons, alors qu'attend-on ?
Partons rejoindre les rusés bigorneaux au bord de l'eau...
Bigorneaux, bigorneaux, tout au bord de l'eau.*

MUNIE DE MA LISTE DES INVERTÉBRÉS ET DE MES GUIDES, j'avais pu reconnaître certaines des algues et identifier plusieurs animaux, mais comme Lewin avec ses bigorneaux rusés, je n'avais pas trouvé la curiosité du lieu : le nudibranche. Peu importe : la quête est un plus grand plaisir que son résultat. Et j'avais passé une excellente matinée. Je me suis relevée pour m'étirer ; le brouillard, simple ligne cotonneuse sur l'horizon à mon arrivée, s'était à présent répandu sur les îles, même si le soleil brillait encore largement là où je me trouvais. Un grand jeune homme longiligne portant un seau en plastique traversait les rochers dans ma direction. Il m'apprit qu'il avait ramassé des bigorneaux pour les cuire à la vapeur. « Vous avez déjà vu un concombre de mer ? » m'a-t-il demandé. La réponse était non, mais j'en avais entendu parler. Il y avait même une « usine à pickles » non loin, qui les achetait et les transformait. Sur les images que j'avais vues, on aurait dit de gros animaux visqueux à tentacules plumeux qui se déplaçaient à l'aide de petites pattes tubulaires. Je fus surprise d'apprendre qu'ils faisaient partie des échinodermes, un embranchement d'animaux marins dans lequel on trouvait aussi les étoiles de mer.

Le concombre de mer qui gisait au fond du seau de bigorneaux du jeune homme était blanc moucheté de marron et de rose et mesurait une vingtaine de centimètres. Il était recouvert de bosses semblables à des verrues et faisait bel et bien penser à un étrange concombre décoloré.



Cucumaria fondrosa ($\frac{1}{3}$ de sa taille réelle),
un concombre de mer commun dans les eaux du Maine.
Ses tentacules sont rétractés.

Je l'ai pris dans ma main. On aurait dit un gros cornichon flasque et plutôt doux. Cela n'a pas eu l'air de lui plaire. Il avait rétracté ses tentacules et était lisse aux deux extrémités. « Si vous le jetez dans ce bassin, m'a dit le jeune homme, il sortirait de petites antennes. Vous voulez essayer ? » J'avais en effet très envie. « Vous ne le trouvez pas gluant ? » m'a-t-il demandé. Le pauvre animal était frais, mou et caoutchouteux entre mes deux mains, un peu comme un ballon humide et dégonflé, mais pas gluant, non.

Le jeune homme a poursuivi son chemin et je suis allée relâcher le concombre de mer dans le bassin le plus profond que j'ai trouvé. Je me suis demandé s'il était mort. Mais au bout de quelques minutes, durant lesquelles les taches sur son corps se sont réarrangées, il a sorti ses

tentacules de sa bouche et a repris du volume. Il avait l'air content, alors je l'ai laissé là et je me suis dirigée vers les rochers.

En se retirant, la marée avait découvert plusieurs bandes de roche longilignes, et sous la première où je suis arrivée, une astérie était accrochée. Nous, les anglophones, les appelons souvent fautivement *starfishes*, poissons étoiles. Étant donné que ce ne sont pas des poissons, les zoologistes voudraient qu'on dise plutôt *sea stars*, étoiles de mer, comme c'est le cas dans d'autres langues, et pour être plus proches de leur nom latin. Les astéries sont les cousines à cinq bras hérissés de piquants non seulement des concombres de mer, mais aussi des oursins et des oursins plats. Celles-ci, qui figurent sur ma liste sous le nom d'*Asterias vulgaris*, les étoiles de mer communes, affichent un diamètre d'une quinzaine de centimètres, ou peut-être un peu plus. Leur couleur criarde et vulgaire attire le regard sur la roche grise : un rose vif violacé marbré d'orange et de jaune. Après cette première, j'en ai aperçu une autre, puis encore une autre, si bien que j'ai entrepris de les compter... six... neuf... J'ai fini par baisser les bras car il y en avait partout, en train de se reposer tête en bas dans la marée basse, leurs bras musculeux accrochés à la roche par leurs podies. Elles avaient probablement le ventre plein de moules. Je me suis arrêtée pour remettre à l'endroit un gros crabe de roche rouge orangé, qui figurait lui aussi sur la liste, un *Cancer irroratus* que la marée avait fait basculer sur

le dos. Sa couleur était proche de celle des étoiles de mer dont il s'était peut-être nourri. Il avait une grosse carapace convexe, d'une douzaine de centimètres dans sa partie la plus large, et des pinces puissantes. Il aurait pu s'en prendre à moi, mais il ne l'a pas fait.

Dans le ciel, au-dessus de moi, des mouettes criaillaient. Elles voulaient me voir disparaître afin de se gaver tranquillement de ce que la marée avait révélé. Perchée sur un sapin à la lisière du bois, une corneille commentait bruyamment ma présence.

Le temps que j'atteigne le sommet, même les affleurements rocheux les plus proches avaient disparu dans le brouillard. L'air était devenu gris perle. Je suis rentrée à vélo dans son lustre nébuleux en me souvenant que ces rivages brumeux auraient tout aussi bien pu être l'Angleterre.

De retour chez moi, j'ai cherché des informations sur le concombre de mer et trouvé que celui que j'avais tenu dans mes mains était une holothurie, *Cucumaria frondosa*, et qu'elle était chez elle dans les bassins rocailleux le long de ces côtes. Plus d'un an après, j'en ai libéré deux qui se trouvaient en partance pour l'usine à pickles afin qu'on puisse en tirer une illustration pour ce livre. Prenant la pose pour leur portrait, elles ont changé de forme et de couleur ; c'était là un de leurs caractères. Une fois le dessin terminé, nous les avons remises à l'eau.

